



<http://www.virtualreferencelibrary.ca/detail.jsp?Entt=RDMDC-37131062492608D&R=DC-37131062492608D&searchPageType=vrl>

Il était une fois, sous le règne du fameux Roi Edouard III, un petit garçon qui s'appelait Dick Whittington. Son père et sa mère moururent alors qu'il était tout jeune. Comme le pauvre Dick n'était pas encore en âge de travailler, sa situation n'était guère brillante; il n'avait pas grand chose à se mettre sous la dent et quelquefois il se passait carrément de déjeuner; car au village les gens étaient bien pauvres et le mieux qu'ils pouvaient lui donner c'était des épluchures de pommes de terre et, de temps en temps, un croûton de pain rassis.

Il se trouve que Dick avait entendu dire monts et merveilles au sujet de cette belle et grande cité qui s'appelle Londres; car les paysans de ce temps-là pensaient que tous les habitants de la ville de Londres étaient des gentilshommes avec, à leur bras, de gentes dames, et qu'on y chantait et faisait de musique à longueur de temps; et que les rues étaient pavées d'or.

Mais voici qu'un jour, un énorme charroi tiré par huit chevaux à la tête ornée de petites clochettes, se trouva à passer par le village où Dick bayait aux corneilles, n'ayant rien d'autre à faire. Cet attelage allait, il en était certain, vers la magnifique cité de Londres; aussi, prenant son courage à deux mains, demanda-t-il au charretier de bien vouloir le laisser marcher à côté du chariot. Le charretier, comprenant que le pauvre Dick n'avait plus ni père ni mère, et jugeant que, dépenaillé comme il l'était, il ne pouvait pas y perdre au change, il lui dit que, d'accord, il pouvait marcher à ses côtés; et c'est ainsi qu'ils partirent tous les deux.

Dick arriva sans encombre à Londres, et il était si impatient de voir les belles rues toutes pavées d'or qu'il ne prit même pas le temps de remercier le gentil charretier; et voilà qu'il courait à toutes jambes dans toutes les rues qui se présentaient, ne doutant pas un seul instant de tomber enfin sur celles qui étaient pavées d'or ; se rappelant, ce faisant, qu'il avait vu trois fois dans sa vie une pièce d'une guinée d'or et qu'il avait été époustouflé à chaque fois par la quantité énorme de monnaie qu'il fallait rendre lorsqu'on payait avec; si bien qu'il se disait qu'il lui suffirait de se baisser pour ramasser quelques fragments de pavage pour se procurer tout l'argent dont il pourrait avoir besoin au cours de sa vie.

Le pauvre Dick courut jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue, son ami le charretier oublié ; et, voyant venir la nuit, sans que, où qu'il aille, il trouve le moindre pavé d'or, mais plutôt des montagnes d'immondices, il alla s'asseoir dans une encoignure de porte et pleura jusqu'à ce que le sommeil l'emporte.

Le petit Dick passa la nuit dehors, et, au matin, se réveillant avec une faim de loup, il se mit à arpenter les rues, demandant à tous les gens qu'il rencontrait de bien vouloir lui donner un penny pour lui éviter de mourir de faim; mais personne ne s'arrêtait, et il n'y eut que deux ou trois bonnes âmes pour lui donner un demi-penny; si bien que le pauvre garçon s'affaiblit tant et plus, faute de nourriture digne de ce nom.

Au comble de la détresse, il se mit à demander l'aumône. Quelqu'un lui dit,

— Trouve-toi un travail! espèce de petit paresseux!

— Ah! Ça j'veux bien, dit Dick, je travaillerai pour vous si vous le permettez.

Mais l'homme se contenta de l'injurier et passa son chemin.

Finalement, un monsieur à l'air gentil se rendit compte à quel point il était affamé.

— Pourquoi ne vas-tu pas travailler mon garçon?

— J'aimerais bien, répondit Dick, mais je ne sais pas comment m'y prendre pour trouver à m'employer.

— Si vraiment tu veux travailler, viens avec moi.

Il conduisit Dick jusqu'à un champ où le foin attendait d'être coupé; et Dick se mit à l'ouvrage avec ardeur et vécut heureux jusqu'à la fin des moissons.

Après quoi, il se retrouva Gros-Jean comme devant, et plus affamé que jamais, il alla s'allonger sous une porte cochère, celle de la résidence d'un riche armateur, le sieur Fitzwarren. C'est là qu'il fut bientôt débusqué par la cuisinière du lieu, une créature fort revêche, alors qu'elle s'affairait à la préparation d'un repas pour ses maître et maîtresse. Elle apostropha le pauvre Dick,

— Mais qu'est-ce que tu fais là toi, espèce de traîne-savate? Ce quartier est de plus en plus envahi par les mendians de tout poil et toi, si tu ne prends pas tes cliques et tes claques tout de suite, tu vas voir l'effet que ça fait une petite douche d'eau de vaisselle; j'en ai assez sous la main pour te faire cavaler, allez! Ouste!

Ne voilà-t-y pas qu'à ce même moment, M. Fitzwarren en personne rentre pour dîner. S'avisant de la présence du jeune garçon déguenillé au visage noir de crasse qui gisait devant sa porte, il lui dit,

— Que fais-tu là étendu sur le sol mon garçon, tu m'as l'air d'être en âge de travailler! Ne serais-tu pas un tantinet paresseux?

— Non monsieur, c'est pas vrai du tout, répondit Dick, je ne demande qu'à travailler, et j'y mettrais tout mon cœur, mais je ne connais personne, et je crois que je suis très malade, depuis le temps que je n'ai pas mangé.

— Pauvre petit, relève-toi; voyons de quoi tu souffres.

Dick essaya de se mettre debout, met il dût s'allonger à nouveau, trop faible pour tenir sur ses jambes, n'ayant rien avalé depuis trois jours, incapable qu'il avait été de battre le pavé pour mendier sa pitance. Aussi l'armateur compatissant ordonna-t-il qu'on le transporte dans la maison, qu'on lui serve un bon dîner, et qu'on lui permette d'aider à la cuisine lorsqu'il aurait repris des forces.

Le petit Dick ne demandait qu'à vivre heureux au sein de cette si généreuse famille; hélas c'était sans compter avec méchante cuisinière. Elle n'arrêtait pas de lui dire,

— C'est moi qui commande ici, alors fais attention à toi; nettoie la broche, récure la lèchefrite, allume le feu, tourne la manivelle et fait bien comme il faut tout le travail de la souillarde sinon...

Et elle le menaçait en brandissant la louche. À part cela, elle aimait tellement taper sur les escalopes pour les attendrir, que lorsqu' elle n'avait pas d'escalope à sa disposition, elle tapait sur la tête et les épaules du pauvre Dick avec un manche à balai ou tout autre instrument de torture qui se trouvait à portée de main. Finalement, tous ces mauvais traitement parvinrent à l'oreille d'Alice, la fille de M. Fitzwarren, qui avertit la cuisinière qu'elle serait renvoyée si elle ne se montrait pas plus gentille envers Dick.

L'attitude de la cuisinière s'était maintenant un peu adoucie; mais Dick avait aussi un autre sujet de désagrément. Il avait son lit dans un galetas avec tant de trous dans le plancher et les murs que toutes les nuits il était tourmenté par des hordes de souris et de rats. Or, il advint qu'un monsieur à qui Dick avait ciré les chaussures lui donne un penny pour sa peine. Pourquoi ne pas acheter un chat avec cet argent? Le lendemain il aperçut une fillette avec un chat.

— Me vendras-tu ton chat pour un penny?

— Volontiers Votre Seigneurie, même s'il n'y en a pas deux comme lui pour attraper les souris.

Dick cacha son chat dans son grenier et pris bien soin de le nourrir avec les restes de son repas; et, en un clin d'œil il fut débarrassé des souris et des rats et put dormir son soûl nuit après nuit.

Quelque temps plus tard, un navire affrété par son maître s'apprêtait à lever l'ancre; et comme il était de coutume à l'époque que le maître offre à chacun de ses serviteurs l'occasion de faire fortune, comme il se l'offrait à lui-même, M. Fitzwarren leur demanda ce qu'ils étaient prêts à investir dans l'aventure.

Ils avaient tous quelque petit rien qu'ils voulaient risquer dans l'affaire sauf évidemment le pauvre Dick, qui n'avait ni argent, ni marchandise à vendre, et donc rien à envoyer au-delà des mers. C'est pourquoi il ne s'était même pas présenté dans la grande salle avec les autres. Mais Mademoiselle Alice en soupçonna la raison et l'envoya chercher.

— Je vais investir pour lui quelque argent de ma bourse

— Cela ne compte pas, dit son père, car il faut que ce soit quelque chose qui lui appartienne en propre.

Dick dit alors,

— La seule chose qui m'appartient en propre c'est un chat, une chatte en fait, que j'ai achetée pour un penny il y a peu à une fillette nécessiteuse.

— Va chercher ton chat mon garçon et qu'il s'embarque avec les autres, dit M Fitzwarren.

Dick monta chercher la pauvre minette, et la donna au capitaine.

— Maintenant, dit-il, des larmes plein les yeux, les souris et les rats vont me tenir éveillé toutes les nuits.

Toute l'assemblée rit aux dépens du pauvre Dick et de son étrange placement commercial. Mais, Mademoiselle Alice en eut pitié et lui donna un peu d'argent pour s'acheter un autre chat.

Ce geste, ainsi que maintes autres marques de gentillesse de la part de Mademoiselle Alice lui valurent la jalouse de l'acariâtre cuisinière, qui se remit à le traiter encore plus cruellement qu'auparavant et se moquait souvent de lui parce qu'il avait envoyé son chat naviguer sur un bateau. Elle lui disait,

— Penses-tu que tu vas tirer de ton chat assez d'argent pour acheter le bâton pour te battre?

Si bien qu'à la fin, n'en pouvant plus d'être traité de la sorte, il pensa à s'enfuir de la maison; il rassembla ses quelque hardes et se mit en route de très bon matin, le jour de la Toussaint, le 1^{er} novembre. Ses pas le menèrent jusqu'à Holloway; là il s'assit sur une pierre, que l'on nomme depuis la "Pierre de Whittington", et commença à se demander quel chemin il convenait de prendre.

Pendant qu'il réfléchissait, les cloches de l'église de Bow (à cette époque il n'y en avait que six), se mirent à sonner et semblaient lui dire,

— *Fais demi-tour, Whittington! Car trois fois Lord Maire de Londres tu seras!*

Trois fois Lord Maire de Londres!, se dit-il, Par ma foi, je serais prêt à supporter presque n'importe quoi pour devenir Lord Maire de Londres et, quand je serai grand, me promener dans un beau carrosse! Bon, j'y retourne, et au diable les taloches et autres réprimandés de la vieille cuisinière, si, en fin de compte, je deviens Lord Maire de Londres.

Dick s'en retourna et eut assez de chance pour rentrer à la maison et se remettre au travail avant que la vieille cuisinière ne descende de sa chambre.

Il nous faut maintenant suivre Madame Minette jusqu'à la côte d'Afrique. Le navire avec la chatte à son bord était resté longtemps en mer lorsqu'il fut enfin poussé par les vents quelque part sur la rive barbaresque où les gens s'appellent les Maures et dont les Anglais ignorent jusqu'à l'existence. Les autochtones s'assemblèrent en nombre sur la plage pour voir les marins parce qu'ils avaient une couleur de peau différente de la leur, mais ils les traitèrent de façon fort civile. Ayant fait plus ample connaissance avec les nouveaux venus, ils se montrèrent impatients d'acheter toute les belles choses dont le vaisseau était chargé.

Ce voyant, le capitaine envoya des échantillons de ses plus belles marchandises au roi de ce pays, qui, très satisfait convia le capitaine en son palais. Ils furent installés, comme le veut la coutume en ce pays, sur de riches tapis brodés d'or et d'argent. Le roi et la reine avaient pris place à un bout de la salle de banquet, et l'on apporta de nombreux plats pour le repas. À peine étaient-ils assis qu'une troupe énorme de rats et de souris fit irruption dans la pièce et engloutit en un instant toutes les victuailles. Le capitaine, plus qu'étonné, demanda si la présence de tous ces nuisibles n'était pas un petit peu... désagréable.

— Oh que si! dirent-ils, et le roi donnerait volontiers la moitié de tous ses trésors pour en être débarrassé, car ils ne se contentent pas de dévorer sa nourriture, mais ils viennent le harceler jusque dans sa chambre, et même dans son lit; si bien qu'on doit toujours monter la garde pendant qu'il dort, tant il en a peur.

Le capitaine ne se sentait plus de joie ; il se souvint du pauvre Whittington et de son chat, et dit au roi qu'il avait à son bord une créature animale susceptible de mettre en fuite toutes ces sales bêtes en un rien de temps. Le roi sauta de joie si haut en entendant ce discours que son turban vola dans les airs.

— Je veux voir cet animal, apportez-le moi, car les nuisibles sont une vraie plaie dans une cour royale; et s'il fait effectivement ce que vous dites, je vous donne en échange une cargaison complète d'or et de bijoux.

Le capitaine, qui connaissait son affaire, en profita pour vanter les mérites de Madame Minette et dit à Sa Majesté,

— Voyez-vous, ce n'est pas si facile de s'en séparer car, lorsqu'elle ne sera plus là, les souris et les rats risquent de détruire toutes les marchandises du navire — mais, pour vous être agréable, je veux bien aller la chercher.

— Courez vite! dit la reine, je suis impatiente de voir cette chère créature.

Et voilà que le capitaine retourne au bateau, pendant que l'on préparait un autre festin. Il prit Minette sous son bras et arriva au palais au moment où les rats prenaient la table d'assaut. À la vue des bestioles, la chatte ne se le fit pas dire deux fois, ni même une; elle bondit sur la table et, en quelques minutes, elle laissait presque tous les rats et souris étendus morts à ses pieds; les rescapés, pris de panique, détalèrent en un éclair vers les trous d'où ils étaient sortis.

Le roi était fort aise d'avoir pu se débarrasser si facilement de ce fléau, et la reine voulut que la créature qui leur avait rendu un si grand service lui fût amenée afin qu'elle puisse la voir à loisir. C'est alors que le capitaine se mit à appeler,

— Pussy, pussy, pussy!

Et la chatte s'approcha. Il présenta alors Minouche à la reine, qui eut un mouvement de recul, car elle craignait de toucher une créature qui avait fait un tel massacre parmi les souris et les rats. Cependant, lorsque le capitaine eut caressé Minouche en disant

— Pussy, pussy,

la reine elle aussi la toucha en s'exclamant

— Putty, putty,

car elle n'avait jamais appris l'anglais. Ensuite il déposa la chatte sur les genoux de la reine, et Minouche se mit à ronronner et à jouer avec la main de Sa Majesté, puis s'endormit bercée par ses propres ronronnements.

Le roi, ayant été témoin des exploits de Madame Minouche et comprenant que ses chatons coloniseraient tous le pays, le préservant ainsi des souris ainsi que des

rats, marchanda avec le capitaine pour l'achat de la cargaison du navire, puis multiplia par dix cette somme pour s'acquitter de l'achat du chat.

Le capitaine pris alors congé de la famille royale et profita de vents favorables pour filer vers l'Angleterre, et, après une traversée sans encombres, ils arrivèrent sains et saufs à Londres.

Un matin, très tôt, M. Fitzwarren venait d'arriver à son bureau et s'était assis à sa table de travail pour préparer sa caisse du jour, lorsqu'on frappa, toc-toc, à la porte,

— Qui est là ? dit M. Fitzwarren.

— Un ami, je vous apporte de bonnes nouvelles concernant *La Licorne*, votre bateau. L'armateur, oubliant qu'il avait la goutte, se précipita tout excité pour ouvrir la porte ; et qui voilà debout devant lui ? Le capitaine et le second avec un coffre à bijoux et le connaissance en bonne et due forme. Voyant cela, le marchand leva les yeux vers le ciel pour remercier Dieu de l'heureuse conclusion de ce voyage.

Les visiteurs contèrent ensuite l'histoire du chat, ou plutôt de la chatte, et lui montrèrent le cadeau que le Roi de Berbérie envoyait à Dick en échange de l'animal.

L'armateur à ces mots fit appeler tous ses serviteurs.

— Allez le chercher et informez-le de sa bonne fortune ; et surtout dites bien *Monsieur Whittington*.

M. Fitzwarren montra à cette occasion combien il était bon ; en effet lorsque certains parmi les serviteurs firent remarquer qu'un tel trésor, c'était beaucoup trop pour lui, il répondit,

— Jamais de la vie, je le jure, je ne le priverais de la jouissance d'un seul penny ; tout est à lui, et tout lui reviendra sans qu'il y manque la moindre piécette.

Dick qui était occupé à récurer des casseroles pour la cuisinière ; c'est pourquoi il arriva tout barbouillé de graisse. Il n'osait pas entrer dans le bureau des comptables, protestant que

— La pièce vient d'être balayée et les clous de mes chaussures crottées risquent de rayer le parquet.

Mais M. Fitzwarren lui ordonna d'entrer. L'armateur lui fit apporter une chaise, si bien que Dick se dit qu'ils voulaient lui jouer un vilain tour :

— S'il vous plaît, ne vous moquez pas de moi, je n'ai rien fait de mal, laissez-moi retourner à mon travail.

— En vérité, Monsieur Whittington, dit l'armateur, nous n'avons jamais été aussi sérieux qu'à l'instant même, et nous nous réjouissons sincèrement d'apprendre la nouvelle que ces messieurs vous apportent ; le capitaine a vendu votre chatte au Roi de Berbérie, et il vous rapporte pour prix de votre Minette plus de richesses que moi-même en possède à travers le vaste monde ; et mon souhait le plus cher est que vous en profitiez le plus longtemps possible.

M. Fitzwarren fit ouvrir le coffre où se trouvait l'immense trésor en disant :

— M. Whittington, il ne vous reste plus qu'à le mettre à l'abri.

Le pauvre Dick ne savait pas trop quoi faire tant sa joie était grande. Il pria son maître de se servir autant qu'il lui plairait car il ne devait tout cela qu'à sa propre gentillesse.

— Pas question, répondit M. Fitzwarren, tout vous appartient et je suis sûr que vous en ferez très bon usage.

Dick voulut ensuite que sa maîtresse et aussi Mademoiselle Alice acceptent une partie de son trésor ; elles refusèrent tout en l'assurant de la joie que leur procurait sa bonne fortune. Mais le pauvre garçon avait trop bon cœur pour vouloir tout garder pour lui. Il fit donc des cadeaux au capitaine, à son second, aux serviteurs de l'armateur et même à la cuisinière acariâtre.

Après quoi M. Fitzwarren lui conseilla de faire venir un bon tailleur qui l'habillerait en vrai gentleman et lui dit qu'il serait heureux de l'accueillir chez lui en attendant qu'il trouve quelque chose de mieux.

On débarbouille alors M. Whittington, on lui fait de belles boucles, on donne à son chapeau la bonne inclinaison, et on lui fait mettre un beau costume. Le voilà donc aussi élégant et stylé que n'importe lequel des jeunes gens qui fréquentaient la demeure de M. Fitzwarren ; si bien que Mademoiselle Alice, qui avait été autrefois si gentille envers lui, et qui le considérait alors avec une certaine pitié, le voyait maintenant comme tout à fait digne d'être son amoureux attitré. D'autant plus, sans doute, que Whittington n'avait qu'une idée en tête, c'était de trouver le meilleur moyen de lui plaire, et la comblait de cadeaux.

M. Fitzwarren se rendit bientôt compte de l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, et proposa qu'ils s'unissent en mariage ; ce à quoi ils consentirent. On fixa une date pour la cérémonie religieuse à laquelle assistèrent le Lord Maire de Londres, les échevins, les hommes d'armes, et un grand nombre de riches marchands de Londres qu'ils convièrent ensuite à un grand banquet.

L'Histoire raconte que M. Whittington et son épouse menèrent grand train, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Dick devint d'abord capitaine des gens d'armes de Londres, il fut élu maire trois fois et fait chevalier par Henry V.

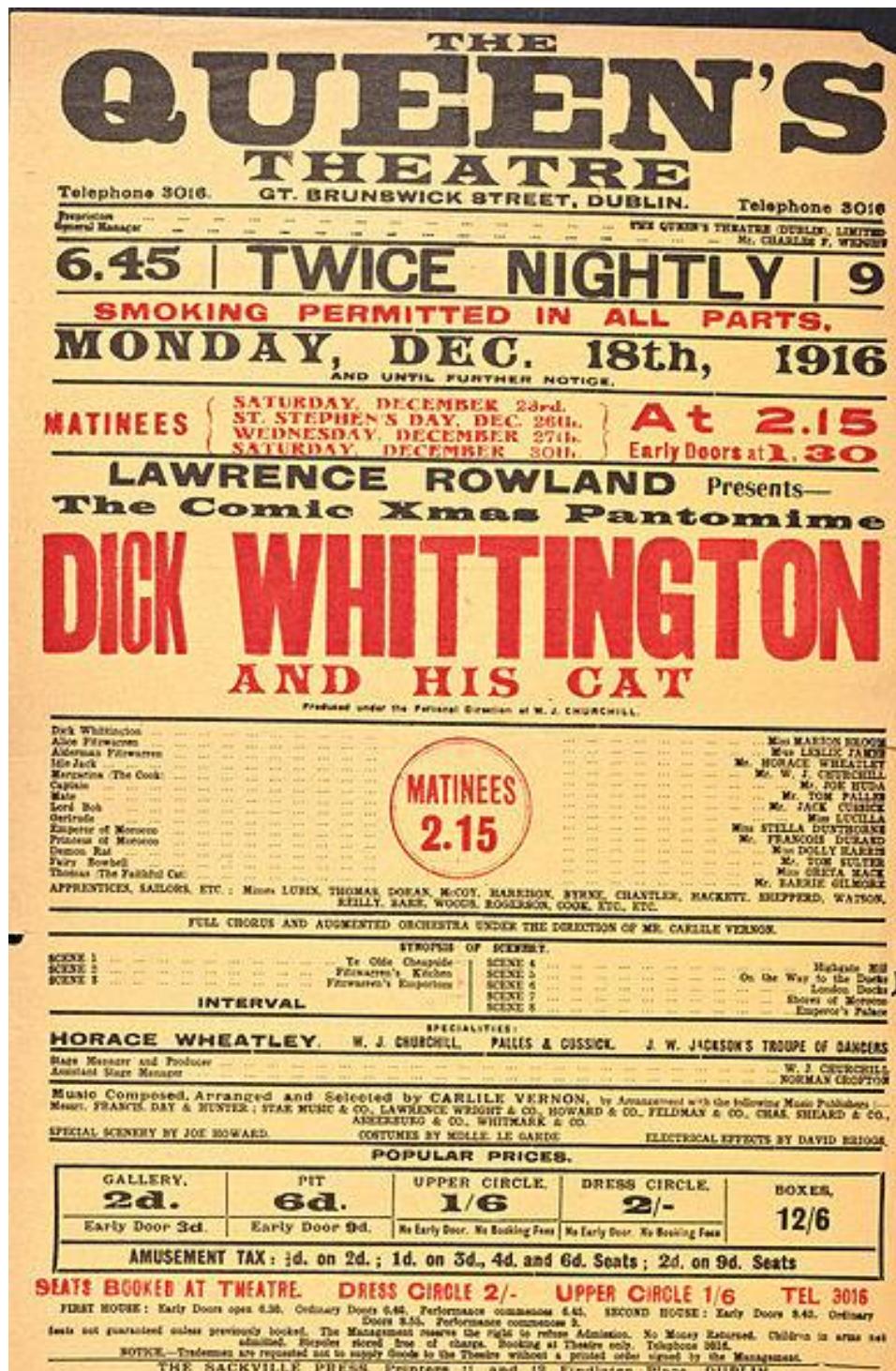
Il reçu ce roi et sa reine chez lui à dîner après qu'il eût conquis la France, avec tant de faste, que le roi s'écria ,

— Jamais prince n'a eu meilleur sujet !

Lorsqu'il apprit ce que le roi avait dit, Sir Richard répondit :

— Jamais sujet n'a eu meilleur prince !

On pouvait encore voir la statue de Sir Richard Whittington portant son chat dans les bras, jusqu'en l'an 1780 au-dessus de la porte principale de la prison de Newgate, qu'il fit ériger pour y enfermer les criminels.



https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Pantomimes_-_Dick_Whittington_and_his_Cat_%28211307040295%29.jpg